

NOUVELLE APPROCHE DU PROCESSUS DE STIGMATISATION EN CRIMINOLOGIE : LE TERRAIN PREPARATOIRE

par Moïse ADDAD *

Professeur de criminologie à l'Université
Bar-Ilan (Israël).

et Michel BÈNEZECH **

Maître de conférences à l'École nationale
de la Magistrature,
Docteur en criminologie,
Psychiatre des Hôpitaux
(France).

« Qu'est-ce à dire ? Que la Lol est péché ? Certes non ! Seulement je n'ai connu le péché que par la Lol. Et, de fait, j'aurais ignoré la convoltilse si la Lol n'avait dit : tu ne convoiteras pas. Mais, saisissant l'occasion, le péché, par le moyen du précepte, produisit en moi toute espèce de convoltilse : car sans la Lol le péché n'est qu'un mort. »

Saint Paul (Romains 7 : 7-9).

Ce texte a été écrit après lecture de l'article de SHOHAM (1980), « Une réévaluation de la théorie du stigma social ». Selon son approche configurative de la criminalité, la probabilité pour un individu d'être qualifié déviant augmente en proportion directe de son comportement antisocial, c'est-à-dire de la violation des normes légales. Cette déviation constitue un fait social seulement lorsqu'elle a été désignée en tant que telle par le pouvoir normatif. Le modèle configuratif de SHOHAM peut se schématiser ainsi : comportement déviant + stigma = déviance sociale. Le comportement criminel constitue la cause antérieure exprimée en termes compréhensibles, tandis que le processus d'étiquetage est la force identificatoire qui, par la cristallisation et la détermination ultime du regard de la société sur la déviation, en produit les conséquences sociales.

Selon la théorie de l'étiquetage (« labelling approach »), valable pour nombre de comportements humains, lorsqu'un acte déviant est désigné comme défaut significatif par les personnes de l'entourage, le marquage lui-même déclenche aussitôt un processus d'interaction entre le stigmatisé et les autres. La conception qu'a l'individu de lui-même tend à être dominée par la puissance de l'étiquette qui lui est attribuée et dont il prendrait à son compte le rôle social qu'elle implique. Le mécanisme de la désignation fait en sorte que l'individu est repoussé, bien qu'il se soit conforme à la marque qu'on lui a attribuée ; mal à l'aise, il lui

* Département de criminologie, Université Bar-Ilan, Ramat-Gan, Israël.

** Centre médico-psychologique régional des prisons de Bordeaux-Gradignan, 33170 Gradignan, France.

semble avoir été « roulé » par la société. Dans certains cas, il s'identifiera encore plus à l'image négative, se sentant responsable de sa conduite. Il paraîtra se dire : la société me repousse car je ne suis pas assez méchant, assez agressif. Dans d'autres cas, il attribuera à sa famille les causes de son malheur et se détachera d'elle.

Nous voudrions ajouter au modèle de SHOHAM un élément qui nous paraît essentiel et que nous appellerons « terrain préparatoire » (preparatory ground). C'est à partir de ce terrain psychologique, formé dans l'enfance, qu'une existence indépendante se développe en créant un sentiment intérieur spécifique, dont nous analyserons les conditions par la suite. En effet, la théorie de stigma paraît présenter une lacune du fait qu'elle ne tient pas compte des traits psychologiques propres au déviant, et se transforme ainsi en une vision déterministe. L'individu ne reste pas sans recours vis-à-vis de la collectivité qui le marque car il possède des forces morales personnelles qui peuvent empêcher la stigmatisation d'avoir des effets durables. A l'inverse, d'autres caractéristiques mentales peuvent favoriser l'acceptation de l'opprobre, rendant l'étiquetage plus efficace.

La formation du marquage

Nous naissons et sommes élevés dans un environnement socio-culturel. De ce fait, notre personnalité est la résultante intégrative de notre héritage naturel et des influences du milieu (ADDAD et coll., 1982). Dans « La mort heureuse » d'Albert CAMUS (1971)¹, Mersault déclare : « On ne naît pas fort, faible ou volontaire. On devient fort, on devient lucide. Le destin n'est pas dans l'homme mais autour de l'homme. »

Les impressions intériorisées par l'enfant, et qui constituent son terrain préparatoire, forment les bases de l'acceptation ou du rejet des nouveaux messages sociaux. L'inconscient est le dépôt de la mémoire affective, la demeure de l'individualité, et le centre des forces pulsionnelles. Il fournit les pouvoirs émotionnels qui motivent l'activité psychologique. Il détermine si les informations reçues par le

conscient seront retenues ou non, chacun de nous portant en soi l'image plus ou moins idéalisée (idéal du moi dans la terminologie psychanalytique) à laquelle il cherchera à se conformer.

Notre développement, de la première enfance à la vieillesse, s'accompagne d'une « image de marque » plus ou moins flatteuse. On nous apprend à nous conformer à cette étiquette et à vivre selon son modèle. A chaque étape de notre vie, nous subissons des pressions pour nous identifier aux idéaux de la collectivité (famille, métier, classe) et pour ressembler à l'objet commun. La société approuve le modèle considéré comme normal et prévisible, c'est-à-dire l'aimable conformiste qui agit comme on l'attend ; elle se méfie de celui qui est louche, du révolté, de l'original, du déviant, de l'arriéré ou de l'instable.

L'identification par désir mimétique joue un rôle considérable dans la formation du marquage. En ressemblant aux autres, nous échappons à leur hostilité et trouvons protection au sein de notre groupe social : « qui se ressemble, s'assemble » dit le proverbe. Pour cela, nous abandonnons certains traits de notre personnalité pour devenir pareil à nos rivaux, l'intégration sociale et la justice récompensant cet effort de limitation de l'idéal individuel. En s'identifiant à autrui, au modèle commun, on finit par être comme lui et l'introjection des rituels sociaux devient notre seconde nature. On continue alors, par la suite, à s'identifier à soi-même, à sa propre image intérieure, passant de l'hétéro à l'auto-designation.

De nombreux auteurs estiment que si vous croyez qu'une chose va arriver, vous agirez, plus ou moins consciemment, en conséquence, contribuant ainsi à la faire survenir : c'est le mécanisme psychologique de la prophétie qui se réalise elle-même (self-fulfilling prophecy). Emile COUÉ, qui vécut de 1857 à 1926, affirmait qu'en influant sur la pensée par certaines formules verbales, on pouvait produire des modifications psychophysiologiques (comme diminuer la sensation d'intensité de la douleur) et même traiter les troubles mentaux. Il croyait que l'imagination, les rêveries diurnes et l'intériorisation d'images positives ou négatives, sont de puissantes forces pour former l'opinion que l'individu a de lui-même (BROOKS, 1972).

1. Les références bibliographiques indiquées dans ce texte correspondent à l'année de l'édition à laquelle l'auteur s'est référé (N.D.L.R.).

L'emploi de formules spécifiques peut être d'ailleurs tout à fait efficace. L'acteur de théâtre ou de cinéma qui travaille son texte et son personnage par autosuggestion, fait en sorte de surmonter son individualité consciente pour entrer dans le rôle qu'il joue. L'hétéro puis l'autosuggestion sont aussi à la base de certaines techniques à impact psycho-somatique comme l'hypnose, la relaxation, le yoga. Pour l'hypnose, on connaît l'efficacité des suggestions non seulement pendant la transe, mais aussi en post-hypnotique (CHERTOK, 1963). Les résultats dépendent, bien entendu, de la structure psychologique du sujet en expérience : complicité inconsciente, degré de suggestibilité...

La reconnaissance de la personne, ce que sa qualification détermine, peut seulement aboutir si elle survient sur un terrain préparatoire favorable. Ce terrain constitue « une oreille » réceptive à certains messages sociaux permettant la formation de l'autodésignation qui, à son tour, peut renforcer la désignation sociale primitive par un processus de fertilisation croisée. Selon la nature du terrain préparatoire, la dynamique engendrée sera source de comportement positif (intégration dans la collectivité normale) ou négatif (marginalité, déviance). La stigmatisation, en elle-même, ne peut produire seule le sentiment futur, même dans le cas où l'individu manifeste un comportement déviant. Le rapport de ROSENHAM (1973) est démonstratif à ce sujet. Il se fit passer avec les membres de son groupe pour malades mentaux qui, étiquetés comme tels, furent admis dans divers hôpitaux et traités en conséquence. Ce stigma n'eut cependant aucun effet durable du fait de l'autodésignation positive qu'ils s'appliquaient.

ROTHENBERG (1974, 1976) attribue ce phénomène à la signification que le destinataire attache à celui qui lui est opposé. La relation entre étiquetage social et auto-étiquetage est fonction du regard que l'étiqueté a envers le ou les étiqueteurs, avec référence à un déterminant spécifique ; en bref, il ne suffit pas d'affirmer que les attitudes stéréotypées attribuées à ceux qui sont étiquetés dans un groupe l'emportent, sans examiner tout d'abord l'effet différentiel sur ces personnes. SCHUR (1971), WATZLAWICK et coll. (1981) ont ainsi montré qu'il existe des différences significatives entre

les différentes façons d'attribuer un blâme dans divers types de familles délinquantes ou ayant des membres souffrant de colite ulcéreuse ou de retard scolaire.

Le rejet continu du criminel produit une réaction dynamique qui s'exprime par une identification plus étroite à une image négative. En conséquence, l'individu prendra une position antisociale stable face au monde normatif qui l'a marqué.

GENET, dont SARTRE (1952) a fait une remarquable analyse, décrit dans son œuvre le processus par lequel il devint, entre autres choses, voleur, traître et homosexuel. Placé chez des parents nourriciers, dans un village français, il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'il était persona non grata parce qu'illegitime ; il fera de cette malediction du passé son avenir. A cela s'ajoutèrent d'autres déterminants accusatoires. L'attitude négative de son environnement, l'hostilité de tout ce qui, autour de lui, attirait l'attention sur sa laideur, fit de GENET un hors-la-loi s'identifiant à une morale, à un impératif antisocial : « J'étais voleur, je serai voleur ».

L'atmosphère autour de lui était saturée de rejet exprimé et non exprimé. Son passé constituait le terrain préparatoire sans lequel personne ne peut accepter le message de désignation : je suis pervers parce que je détruis. Je gâte tout, je dérobe, ce qui est un signe sûr que je suis mauvais. Ce sentiment essentiel négatif augmenta graduellement jusqu'à être complètement hypertrophié. Il dira : « J'ai décidé d'être ce que le crime a fait de moi ».

Ajoutons que dans les sociétés africaines traditionnelles, on peut constater avec CAZENEUVE (1971), que tout individu qui se singularise par ses particularités physiques (difformités, nanisme), psychiques (arriération, caractère coléreux, timide, taciturne) ou sa situation sociale (fortune, réussite, puissance) est prédisposé à servir de bouc émissaire et à être stigmatisé comme sorcier. Dans nos sociétés occidentales, la sélection des mineurs délinquants par le système répressif se fait sur des critères comme l'isolement social, l'absence de parents ou de protecteurs pouvant les recueillir et intervenir en leur faveur, l'absence d'emploi et de domicile fixe, etc.

La puissance et la finalité du marquage

Comme nous venons de le voir, l'une des méthodes sociales les plus efficaces pour enseigner à l'individu à se comporter selon les normes est l'identification mimétique. Si vous réussissez, vous marquez des points et gagnez assurance, estime et approbation, mais si vous échouez, vous êtes pénalisé et déterminé comme échouant. Du fait de la puissance de la conformité, toute transgression de la norme devient une menace dirigée contre le groupe, un défi entraînant la rupture des liens affectivo-sociaux avec la collectivité et transformant l'individu en étranger, donc en ennemi (MOSCOVICI, 1981).

Notons ici que la perception exacte de la réalité par les sens de l'homme est faible. Les expériences de ASCH (1951, 1956) le prouvent. La majorité des sujets testés sur leur jugement conceptuel donnèrent des réponses incorrectes après avoir été influencés par d'autres personnes ; ils ne pouvaient tout simplement pas résister à la pression du groupe : si tout le monde le dit, cela doit être vrai. Plus élevé socialement est le statut du groupe qui influence, plus la déformation conceptuelle sera importante.

Les étiquettes servent les besoins de l'individu aussi bien que ceux de la société. Il est important, pour le positionnement social d'une personne, de savoir qui elle est, qui sont les autres, comment elle est considérée, comment elle s'évalue, quelle est son image. En fait, nous sommes constamment en train de nous étiqueter entre nous. La désignation tend à produire une grande variété de modèles d'étiquettes. Nous apprenons à l'enfant à nous considérer en tant que père, mère, enseignant, docteur, etc. Il nous reconnaît en conséquence une certaine autorité liée à cette fonction. A notre tour, nous le considérons comme beau, intelligent, vif, etc., et selon cette image positive, vraie ou déformée, il construira son mode de vie. Chacun de nous a besoin d'une fenêtre sur le monde, et le mécanisme de désignation nous rend capable de voir autrui et nous-même sous un certain angle. L'étiquetage nous aide à nous situer en famille, à l'école et en société selon la parole : « sachez d'où vous venez et où vous allez, de peur de vous perdre dans le dédale de la vie ».

La désignation négative est vitale pour celui qui la porte. Elle sert de libération à l'agression accumulée. Elle fournit une voie pour jeter le blâme sur les autres, et de cette manière crée l'illusion d'un succès relatif, spécialement quand la réalité habituelle fait que l'individu réalise difficilement ses buts. En stigmatisant les autres nous jouissons d'un sentiment de supériorité ; plus le marquage est dégradant et avilissant, plus nous montons dans notre propre estime. Le recours à l'étiquetage fonctionne donc comme un puissant moyen de défense, permettant de projeter à l'extérieur de nous-même ce qui nous effraye. Nous déterminons ainsi le fou, le drogué, l'homosexuel, le criminel, l'étranger, le négro en attribuant à chacune de ces catégories de sujets une place et une fonction particulières. Très souvent, la personne stigmatisée a de la peine à comprendre les charges retenues contre elle, comme un étudiant ou un fils face à la colère du professeur ou du père.

Deja, au jardin d'enfants, un bambin qui donne beaucoup de peine est étiqueté « difficile » et cette qualification le suit dans sa carrière scolaire, sauf s'il a la chance de partir très loin ou d'avoir un instituteur dépourvu de préjugés. Encore plus sérieux sont les stigmas : une fois menteur, toujours menteur ; une fois voleur, toujours voleur..., etc.

On peut remarquer, en passant, que le marquage corporel du criminel a fait longtemps partie de notre arsenal répressif et qu'il survit toujours dans certaines communautés traditionnelles ou de droit coranique : amputation d'une oreille, d'une main, œil crevé, lanières autour de la tête laissant des traces indélébiles... Ces stigmates physiques, aux conséquences sociales extrêmement importantes et durables, peuvent être assimilés à un casier judiciaire dans ces sociétés sans écritures (BRILLON, 1980). Un équivalent symbolique moderne de ces pratiques se retrouve dans les cicatrices chirurgicales, marques significatives inscrites dans le corps du malade (LENOIR et coll., 1980).

Un certain arrière-plan historique, la servitude en Egypte, a conditionné le peuple juif à une réaction stéréotypée d'obstination et d'intransigeance qui, par sa persistance et l'imposition de la désignation divine (« Un peuple

a la nuque raide », Exode 32 : 9 ; 33 : 3 ; 33 : 5), en a fait un trait de caractère, une façon de vivre. Il existait une habitude rabbinique consistant en l'imposition d'une étiquette comme avertissement public de rester à l'écart. Quand les sages d'Israël excommuniaient une personne, ils attachaient des billets à la queue des chiens noirs sur lesquels était écrit : « tel et tel ont été excommuniés ». Les chiens étaient lâchés dans la ville comme avertissement à la population pour empêcher tout contact avec les personnes bannies.

Un des personnages du roman d'AGNON (1960) est un chien appelé Balak, chien perdu sans caractère particulier. Yitzhaz Komer, le héros de AGNON, réussit à sortir Balak de l'anonymat et de l'ombre. Il peignit deux mots sur son dos « juste pour une farce » mais le pinceau se mit à goûter. Il apparut très rapidement sur le dos du chien les mots « chien fou ». Yitzhaz lui donna un coup de pied pour l'envoyer errer dans la ville afin qu'il y fasse publicité de son travail : « Et quand le chien atteignit le quartier Mea Shearim... en cherchant une consolation et du répit à son angoisse, tout le voisinage trembla et toute l'espèce à deux jambes — hommes, femmes, enfants — commença à avoir peur. Trainant autour de la ville, poussé par la faim... les rues étaient désertes. Pour les membres de la race humaine, tous les magasins étaient ouverts, et toute sorte de nourriture était exposée. Il mangea tout son saoul tout ce que ses yeux rencontrèrent et après avoir rempli son estomac avec une grande variété de nourriture, il alla dans son repaire ».

Nous avons ici la dégradation d'un « chien ordinaire » transformé par les circonstances en un chien fou voleur. Un terrible désastre avait été commis : le pinceau du maître l'avait transformé en un hors-la-loi. Les deux mots peints sur son dos avaient changé son univers et son statut dans la société des humains (KURZWEIL, 1963). Le chien, harcelé, rejeté, ne pouvait trouver de repos ; il était devenu un exclu.

Certains devoirs professionnels imposés tardivement peuvent être créateurs de marquage. Prenons, par exemple, le personnel de l'armée, de la police ou d'autres emplois de confiance, et observons le changement qui a lieu dans sa propre image et qui conduit à la

formation d'une individualité conforme à sa qualification. A l'opposé, BECKER (1963), qui fit une recherche sur des fumeurs de marijuana et des chanteurs de jazz, découvrit que ces deux groupes avaient d'eux-mêmes une image négative et que ceux qui les rejoignaient épousaient la même image négative.

Même une situation expérimentale peut s'avérer suffisamment puissante pour produire un cas temporaire d'autodésignation (ZIMBARO, 1971). Une prison fut improvisée dans le sous-sol du département de psychologie de l'Université de Stanford où des étudiants étaient rassemblés. Ils furent divisés arbitrairement en deux groupes dont chacun avait un rôle donné : surveillants ou prisonniers. Tous avaient été auparavant trouvés sans particularité notable sur le plan psychologique. Pendant cette étude, qui dura six jours, les surveillants accomplirent leur devoir avec une exceptionnelle diligence. Leur attitude envers les prisonniers était insupportable, inhumaine, proche du sadisme. Les prisonniers devinrent effrayés, soumis, amers envers leurs camarades d'antan et perdirent confiance en eux-mêmes. Il faut toutefois remarquer que les rôles expérimentaux donnés à ces étudiants en psychologie tendaient à produire un comportement extrême. Leur besoin de réussir dans cette situation était compréhensible mais un changement important eut lieu dans leur façon d'agir ; ils étaient subjugués par leur fonction et se comportaient en conséquence.

La tâche assignée par Zimbaro aux surveillants leur donna un sentiment d'autorité au moyen duquel ils s'imposaient aux étudiants de l'autre groupe en leur épinglant l'étiquette « prisonniers ». Le rôle constituait une issue à leur agressivité et offrait l'illusion du pouvoir. Les prisonniers pouvaient « relever la tête » pour ne pas être traités en victimes puisqu'ils n'avaient pas ce type de terrain préparatoire pour accepter leur déchéance. L'expérience fut difficile pour eux et affecta fâcheusement leur moral. Finalement, ils se rebellèrent après un certain temps.

La nature du terrain préparatoire à la déviance antisociale

Il faut, pour terminer, dire quelque mots de ce que nous avons défini comme le subas-

La puissance et la finalité du marquage

Comme nous venons de le voir, l'une des méthodes sociales les plus efficaces pour enseigner à l'individu à se comporter selon les normes est l'identification mimétique. Si vous obéissez, vous marquez des points et gagnez assurance, estime et approbation, mais si vous échouez, vous êtes pénalisé et déterminé comme méchant. Du fait de la puissance de la conformité, toute transgression de la norme devient une menace dirigée contre le groupe, un défi entraînant la rupture des liens affectivo-sociaux avec la collectivité et transformant l'individu en étranger, donc en ennemi (MOSCOVICI, 1981).

Notons ici que la perception exacte de la réalité par les sens de l'homme est faible. Les expériences de ASCH (1951, 1956) le prouvent. Un tiers des sujets testés sur leur jugement conceptuel donnèrent des réponses incorrectes après avoir été influencés par d'autres personnes ; ils ne pouvaient tout simplement pas résister à la pression du groupe : si tout le monde le dit, cela doit être vrai. Plus élevé socialement est le statut du groupe qui influence, plus la déformation conceptuelle sera importante.

Les étiquettes servent les besoins de l'individu aussi bien que ceux de la société. Il est important, pour le positionnement social d'une personne, de savoir qui elle est, qui sont les autres, comment elle est considérée, comment elle s'évalue, quelle est son image. En fait, nous sommes constamment en train de nous étiqueter entre nous. La désignation tend à produire une grande variété de modèles d'étiquettes. Nous apprenons à l'enfant à nous considérer en tant que père, mère, enseignant, docteur, etc. Il nous reconnaît en conséquence une certaine autorité liée à cette fonction. A notre tour, nous le considérons comme beau, intelligent, vif, etc., et selon cette image positive, vraie ou déformée, il construira son mode de vie. Chacun de nous a besoin d'une fenêtre sur le monde, et le mécanisme de désignation nous rend capable de voir autrui et nous-même sous un certain angle. L'étiquetage nous aide à nous situer en famille, à l'école et en société selon la parole : « sachez d'où vous venez et où vous allez, de peur de vous perdre dans le dédale de la vie ».

La désignation négative est vitale pour celui qui la porte. Elle sert de libération à l'agression accumulée. Elle fournit une voie pour jeter le blâme sur les autres, et de cette manière crée l'illusion d'un succès relatif, spécialement quand la réalité habituelle fait que l'individu réalise difficilement ses buts. En stigmatisant les autres nous jouissons d'un sentiment de supériorité ; plus le marquage est dégradant et avilissant, plus nous montons dans notre propre estime. Le recours à l'étiquetage fonctionne donc comme un puissant moyen de défense, permettant de projeter à l'extérieur de nous-même ce qui nous effraye. Nous déterminons ainsi le fou, le drogué, l'homosexuel, le criminel, l'étranger, le nègre en attribuant à chacune de ces catégories de sujets une place et une fonction particulières. Très souvent, la personne stigmatisée a de la peine à comprendre les charges retenues contre elle, comme un étudiant ou un fils face à la colère du professeur ou du père.

Déjà, au jardin d'enfants, un bambin qui donne beaucoup de peine est étiqueté « difficile » et cette qualification le suit dans sa carrière scolaire, sauf s'il a la chance de partir très loin ou d'avoir un instituteur dépourvu de préjugés. Encore plus sérieux sont les stigmas : une fois menteur, toujours menteur ; une fois voleur, toujours voleur..., etc.

On peut remarquer, en passant, que le marquage corporel du criminel a fait longtemps partie de notre arsenal répressif et qu'il survit toujours dans certaines communautés traditionnelles ou de droit coranique : amputation d'une oreille, d'une main, œil crevé, lanières autour de la tête laissant des traces indélébiles... Ces stigmates physiques, aux conséquences sociales extrêmement importantes et durables, peuvent être assimilés à un casier judiciaire dans ces sociétés sans écritures (BRILLON, 1980). Un équivalent symbolique moderne de ces pratiques se retrouve dans les cicatrices chirurgicales, marques significatives inscrites dans le corps du malade (LENOIR et coll., 1980).

Un certain arrière-plan historique, la servitude en Egypte, a conditionné le peuple juif à une réaction stéréotypée d'obstination et d'intransigeance qui, par sa persistance et l'imposition de la désignation divine (« Un peuple

L'emploi de formules spécifiques peut être d'ailleurs tout à fait efficace. L'acteur de théâtre ou de cinéma qui travaille son texte et son personnage par autosuggestion, fait en sorte de surmonter son individualité consciente pour entrer dans le rôle qu'il joue. L'hétéro puis l'autosuggestion sont aussi à la base de certaines techniques à impact psycho-somatique comme l'hypnose, la relaxation, le yoga. Pour l'hypnose, on connaît l'efficacité des suggestions non seulement pendant la transe, mais aussi en post-hypnotique (CHERTOK, 1963). Les résultats dépendent, bien entendu, de la structure psychologique du sujet en expérience : complicité inconsciente, degré de suggestibilité...

La reconnaissance de la personne, ce que sa qualification détermine, peut seulement aboutir si elle survient sur un terrain préparatoire favorable. Ce terrain constitue « une oreille » réceptive à certains messages sociaux permettant la formation de l'autodésignation qui, à son tour, peut renforcer la désignation sociale primitive par un processus de fertilisation croisée. Selon la nature du terrain préparatoire, la dynamique engendrée sera source de comportement positif (intégration dans la collectivité normale) ou négatif (marginalité, déviance). La stigmatisation, en elle-même, ne peut produire seule le sentiment futur, même dans le cas où l'individu manifeste un comportement déviant. Le rapport de ROSENHAM (1973) est démonstratif à ce sujet. Il se fit passer avec les membres de son groupe pour malades mentaux qui, étiquetés comme tels, furent admis dans divers hôpitaux et traités en conséquence. Ce stigma n'eut cependant aucun effet durable du fait de l'autodésignation positive qu'ils s'appliquaient.

ROTHENBERG (1974, 1976) attribue ce phénomène à la signification que le destinataire attache à celui qui lui est opposé. La relation entre étiquetage social et auto-étiquetage est fonction du regard que l'étiqueté a envers le ou les étiqueteurs, avec référence à un déterminant spécifique ; en bref, il ne suffit pas d'affirmer que les attitudes stéréotypées attribuées à ceux qui sont étiquetés dans un groupe l'emportent, sans examiner tout d'abord l'effet différentiel sur ces personnes. SCHUR (1971), WATZLAWICK et coll. (1981) ont ainsi montré qu'il existe des différences significatives entre

les différentes façons d'attribuer un blâme dans divers types de familles délinquantes ou ayant des membres souffrant de colite ulcéreuse ou de retard scolaire.

Le rejet continu du criminel produit une réaction dynamique qui s'exprime par une identification plus étroite à une image négative. En conséquence, l'individu prendra une position antisociale stable face au monde normatif qui l'a marqué.

GENET, dont SARTRE (1952) a fait une remarquable analyse, décrit dans son œuvre le processus par lequel il devint, entre autres choses, voleur, traître et homosexuel. Placé chez des parents nourriciers, dans un village français, il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'il était persona non grata parce qu'illegitime ; il fera de cette malédiction du passé son avenir. A cela s'ajoutèrent d'autres déterminants accusatoires. L'attitude négative de son environnement, l'hostilité de tout ce qui, autour de lui, attirait l'attention sur sa laideur, fit de GENET un hors-la-loi s'identifiant à une morale, à un impératif antisocial : « J'étais voleur, je serai voleur ».

L'atmosphère autour de lui était saturée de rejet exprimé et non exprimé. Son passé constituait le terrain préparatoire sans lequel personne ne peut accepter le message de désignation : je suis pervers parce que je détruis. Je gâte tout, je dérobe, ce qui est un signe sûr que je suis mauvais. Ce sentiment essentiel négatif augmenta graduellement jusqu'à être complètement hypertrophié. Il dira : « J'ai décidé d'être ce que le crime a fait de moi ».

Ajoutons que dans les sociétés africaines traditionnelles, on peut constater avec CAZENEUVE (1971), que tout individu qui se singularise par ses particularités physiques (différences, nanisme), psychiques (arriération, caractère coléreux, timide, taciturne) ou sa situation sociale (fortune, réussite, puissance) est prédisposé à servir de bouc émissaire et à être stigmatisé comme sorcier. Dans nos sociétés occidentales, la sélection des mineurs délinquants par le système répressif se fait sur des critères comme l'isolement social, l'absence de parents ou de protecteurs pouvant les recueillir et intervenir en leur faveur, l'absence d'emploi et de domicile fixe, etc.

sement psychologique qui permet au déviant stigmatisé d'accepter l'opprobre sociale et la fonction qui en découle : être délinquant. Bien entendu, le sens de notre article tourne autour de l'individu faisant une carrière criminelle et non pas du délinquant accidentel ou occasionnel pour qui l'aveu et l'expiation permettront la réintégration définitive dans la communauté.

Le terrain préparatoire, résultat de base du processus d'internalisation et d'identification de la petite enfance, nous paraît constitué d'un certain nombre d'éléments dont le sentiment de culpabilité, sentiment défini comme un système de motivations inconscientes rendant compte de comportements d'échec, de conduites délinquantes et de souffrance que s'inflige le sujet (LAPLANCHE et PONTALIS, 1976). Ce sentiment d'origine œdipienne ne fait pas agir que le déviant ou le malade mental mais est le moteur même du développement de la civilisation. Dans la perspective freudienne de l'appareil psychique, il résulte des conflits entre le moi et son instance critique et punitive, le surmoi. ALLENDY (1980), après FREUD (1971) et REIK (1979), attribue cette culpabilité, origine de la conscience morale, aux contradictions entre les tendances individuelles agressives et les impératifs collectifs libidinaux. La répression par le surmoi de tendances antisociales suscite la représentation imaginaire de la punition par talion, menant dans les cas extrêmes au masochisme et à l'auto-punition.

Cette recherche inconsciente de la punition, ce besoin du chatiment, provoquent les erreurs, les maladresses et imprudences que commettent nombre de délinquants et qui permettent leur arrestation, comme l'a bien montré REIK (1973). GENET déclare : « L'enfant criminel est celui qui a forcé une porte donnant sur un endroit défendu. Il veut que cette porte ouvre sur le plus beau paysage du monde : il exige que le baigneur qu'il a mérité soit féroce. Digne enfin du mal qu'il s'est donné pour le conquérir. »

Mais le criminel est-il seulement celui dont les exigences « surmoïques » sont les plus puissantes, la différence au non-délinquant se resumant à l'aspect quantitatif de la culpabilité inconsciente qui, à l'inverse du névrosé, n'est pas refoulée puis transformée en symptôme ? Nous ne le croyons pas. L'altération de la qua-

lité de la relation à l'autre, du lien interhumain, semble l'élément psychologique latent essentiel, le criminel souffrant d'une faille narcissique, d'une insécurité primitive provoquée par une privation affective maternelle de la première enfance. Il en résulte un « contentieux » de déplaisir source d'agressivité revendicatrice, de culpabilité et d'infirmité. Mal aimé par sa mère, sa relation objectale sera marquée par le désir sadique de se venger d'autrui et de retrouver magiquement un paradis perdu inaccessible. Dans son remarquable ouvrage, HESNARD (1963) analyse du point de vue phénoménologique cette perturbation de la relation intersubjective, l'Autre menaçant la valeur existentielle du criminel. Ajoutons que bien d'autres facteurs affectifs, intellectuels ou organiques (infirmité, maladie) entrent en jeu dans la formation d'un terrain prédisposant à la déviance. Nous ne pouvons les étudier ici, mais signalons, cependant, que toute perturbation grave de la relation parents-enfant, c'est-à-dire du mécanisme primaire de socialisation, est susceptible d'être criminogène en l'absence de surcompensations efficaces : intellectuelles, sportives, familiales, professionnelles.

Les fréquents troubles précoces du comportement (indiscipline, instabilité, intolérance) que l'on observe chez le futur criminel constituent pour lui un moyen privilégié d'échapper à son angoisse et à sa culpabilité, la réponse du milieu familial donnant une dimension anti-sociale à son agi moteur. Ces éléments pathogènes, maintenant classiques, composent le fond de fragilité narcissique du moi sur lequel le regard et le stigma de la collectivité agiront comme facteur de chronicisation de la déviance. L'adolescent pourra alors s'identifier de façon stable à des modèles antisociaux et s'intégrer dans une sous-culture délinquante qui le comprendra et ne le rejettera pas.

Résumé

La théorie criminologique du stigma social, telle que la formule SHOHAM, par exemple, paraît trop déterministe. Elle ne tient pas compte des facteurs moraux individuels qui font que l'individu pourra accepter ou refuser l'image qui lui est imposée. Les auteurs émettent l'hypothèse que le marquage ne peut entraîner d'auto-étiquetage efficace et durable

que s'il s'exerce sur un terrain psychologique favorable, c'est-à-dire réceptif au stigma émanant de la collectivité. Ce « terrain préparatoire », élément dynamique, qui résulte des processus d'interiorisation et d'identification de la petite enfance, semble constitué, d'une part, des sentiments de culpabilité et d'infériorité provenant des conflits intrapsychiques et, d'autre part, d'une faille narcissique altérant la relation intersubjective.

Bibliographie *

- ADDAD M., BENEZECH M., BIOULAC B. et BOURGEOIS M. Approche intégrative du comportement violent. Revue internationale de criminologie et de police technique, 1982, 1; sous presse.
- AGNON S. T'mol Shilshom. Shoken Publications, Tel Aviv-Jerusalem, 1960 (hébreux).
- ALLENDY R. La justice intérieure. Editions du Piranha, Paris, 1980.
- ASCH S. Effects of group pressure upon the modification and distortion of judgement. In: Groups, leadership and men, N.H. Guetzkow (ed), Carnegie, Pittsburgh, 1951, 117-190.
- ASCH S. Studies of independence and conformity: a minority of one against a unanimous majority. Psychological Monographs, 1956, 70, 112-118.
- BECKER H.S. Outsiders: Studies in the sociology of deviance. The Free Press, New York, 1963.
- BRILLON Y. Ethnocriminologie de l'Afrique noire. Librairie philosophique Vrin, Paris, 1980.
- BROOKS S.H. Auto-suggestion according to Emile Coué's method. Aleph Publishing Ltd., Tel Aviv, 1972 (hébreux).
- CAMUS A. La mort heureuse. Gallimard edit., Paris, 1971.
- CAZENEUVE J. Sociologie du rite. P.U.F. edit., Paris, 1971.
- CHERTOK L. L'hypnose. Masson edit. Paris, 1963.
- ERIKSON E. The problem of identity. Journal of the American Psychoanalytical Association, 1956, 4, 56-121.
- ERIKSON K.T. The functions of deviance in groups. Social Problems, 1954, 7, 32-38.
- ERIKSON K.T. Notes on the sociology of deviance. Social Problems, 1962, 9, 47-58.
- FREUD S. Malaise dans la civilisation. P.U.F. edit., Paris, 1971.
- GENET J. Œuvres complètes. 5 vol. Gallimard edit., Paris, 1951-1979.
- GOFFMAN E. Stigma. Englewood Cliffs, Prentice Hall, N.J., 1963.
- HESNARD A. Psychologie du crime. Payot edit., Paris, 1963.
- KURZWEIL B. Essays on the stories of S.Y. Agnon. Shoken Publications, Tel Aviv-Jerusalem, 1963 (hébreux).
- LAPLANCHE J. et FONTALIS J.B. Vocabulaire de la psychanalyse. P.U.F. edit., Paris, 1967.
- LENOIR L., LAVOINE J.-R. et OSTAPZEFF G. Le marquage médical du corps, ou quand le médecin se fait stigmatiser. In: Droits de l'homme et contrainte de la personne, Masson edit., Paris, 1980.
- MOSCOVICI S. L'âge des foules. Fayard edit., Paris, 1981.
- REIK T. Le besoin d'avouer. Psychanalyse du crime et du châtiment. Payot edit., Paris, 1973.
- REIK T. Mythe et culpabilité. Crime et châtiment de l'humanité. P.U.F. edit., Paris, 1979.
- ROSENHAM D.L. On being sane in insane places. Science, 1973, 79, 251-258.
- ROTHENBERG M. Self-labelling. A missing link in the society reaction: theory of deviance. Sociological review, 1974, 22, 335-354.
- ROTHENBERG M. The theory of Self-labelling: preliminary findings among mental patients. Megamot, 1976, 22, 4, 449-466 (hébreux).
- SARTRE J.P. Saint Genet, comédien et martyr. Gallimard edit., Paris, 1952 (Tome 1 des Œuvres complètes de Genet).
- SCHUR E.M. Labelling deviant behavior. Gardner Press, New York, 1970.
- SHOHAM S.G. The mark of Cain. Oceana Publications, New York, 1969.
- SHOHAM S.G. Social deviance. Gardner Press, New York, 1976.
- SHOHAM S.G. Reappraisal of the theory of social stigma. Megamot, 1980, 26, 2, 131-150 (hébreux).
- SHOHAM S.G., RAHAV G., ADDAD M. Criminology. Shoken Publications, Tel Aviv-Jerusalem, 1980 (hébreux).
- WARREN A.B. and JOHNSON J.M. A critique of labelling theory from the phenomenological perspective. In: Theoretical perspectives on deviance, Scott and Douglass eds., 1972.
- WATZLAWICK P., BEAVIN J., SIKORSKI L. et MECIA B. Protection et désignation du bouc émissaire dans les familles pathologiques. In: Sur l'interaction (Travaux du Mental Research Institute, Palo Alto, 1965-1974), Seuil edit., Paris, 1981.
- ZIMBARO P. The psychological power and pathology in imprisonment (A statement prepared for the U.S. House of Representatives Committee on the Judiciary Subcommittee n° 3). Hearings on prison reform, San Francisco, octobre 1971.

* V. note 1, page 67.